

fourmi, la chenille, le ver gris, la limace et le mille-pieds ou scolopendre, que l'on peut appeler mille-pieds des fraises.

Ver blanc, ver de hanneton.—Ce ver est connu de tout le monde par les ravages qu'il cause dans les jardins et dans les champs. En quelques semaines il dévore facilement un carré de fraisiers: c'est leur plus redoutable ennemi. Si l'on s'aperçoit que le ver blanc attaque les fraisiers, il faut rechercher les larves qui rongent leurs racines.

Le fumier de vaches passe pour attirer les vers blancs partout où on l'emploie.

La taupe fait un tort considérable aux fraisiers, on les culbutant ou en ouvrant des galeries souterraines qui les font périr, en les déracinant ou en les isolant.

Pour se débarrasser de ce fâcheux animal, il faut le guetter et le tuer ou lui tendre des pièges. Toutefois on doit peu compter sur ces derniers, car il a l'odorat très-fin, et il sent de très-loin la terre remuée par la main de l'homme et les pièges qui lui sont tendus.

La fourmi attaque les fraises, comme elle attaque tous les fruits. Pour s'en débarrasser, on place sur son passage des assiettes contenant un peu de miel ou de sirop. Quand elles sont réunies en grand nombre, on les tue avec de l'eau bouillante, qu'on verse dessus.

On peut aussi détruire les fourmilères en y introduisant un peu de miel pour attirer les insectes dans le même endroit; on y verse également de l'eau bouillante.

Chenille.—Il y a une petite chenille qui attaque le fraisier au printemps et en dévore les feuilles. Nous ne connaissons pas d'autre moyen de la détruire que de la rechercher et de l'écraser sur les feuilles aussitôt qu'on s'aperçoit qu'elles sont trouées ou dentelées.

Ver gris.—Le ver gris ressemble assez au ver à hanneton, quoique plus petit et plus foncé en couleur; il coupe comme lui le fraisier entre deux terres, au printemps surtout. Aussitôt qu'un pied de fraisier est fané, il faut le découvrir jusqu'aux racines et enlever le ver qui le ronge; il n'y a pas d'autre moyen de le détruire.

Limace.—La limace est très-friande de la fraise et, lors de la maturité, elle mange toutes celles qui sont à sa portée. On s'en débarrasse en entourant les pieds de fraisiers de cendre, de sciure de bois, où elles s'embarrassent. On peut aussi faire de petits tas de son de distance en distance; comme elles en sont très-friandes, elles s'y amassent, et il est alors facile de les détruire.

Le mille-pieds des fraises.—Ce ver petit et très-long s'introduit dans la fraise et la mange. Nous ne connaissons aucun moyen d'empêcher ses ravages, si ce n'est de ne pas laisser les fruits traîner à terre.

Plant fatigué par le voyage.—Il arrive souvent que le plant de fraisier est expédié à de grandes distances et qu'il met un temps considérable à parvenir à destination, de telle sorte qu'il semble hors d'état de pouvoir végéter. Quand on reçoit du plant ainsi fané, on lui fait reprendre de la fraîcheur en le plongeant dans l'eau où on le laisse séjourner tout le temps nécessaire pour cela, soit 6 ou 8 heures. On plante alors et on arrose quel que soit le temps qu'il fasse, car, si cette condition est utile en général, elle est de rigueur en ce cas-ci. On continue d'arroser jusqu'à reprise complète. Si la plantation a lieu au printemps et que le temps soit sec, on fera même bien d'ombrer un peu avec de la paille ou des paillasons.

Oboses et autres.

Culture du blé au Lac St. Jean.—Un correspondant du Lac St. Jean, vient de nous expédier un échantillon de blé cultivé au Lac St. Jean. On a donné à cette espèce de blé le nom de blé d'outarde, parce que ce blé avait été trouvé dans l'estomac d'une outarde. Notre correspondant nous demande de lui indiquer le nom de cette variété de blé. Ce qui est assez difficile, car pour cela il faudrait voir ce grain à l'épi, couvert de son écorce.

Ce blé est très-gros et a plus de deux lignes de longueur; le grain blanc-jaunâtre et luisant. Nous l'avons comparé avec des échantillons de blé du musée de l'École d'agriculture de Ste. Anne et il est en tout semblable à un échantillon désigné sous le nom de blé d'Autriche sans autre indication de la variété. Ce blé que l'on a baptisé sous le nom de blé d'outarde n'a aucune des formes du blé d'Egypte, comme semblait le croire notre correspondant. L'apparence et la grosseur de ce grain méritent qu'on en fasse l'essai sur une grande échelle, si toutefois ce grain n'était pas trop long à végéter.

Notre correspondant nous informe que la grêle du mois de septembre dernier a mis un grand nombre de colons à la gêne pour les semences. Une émigration au Saguenay de gens n'ayant pas de grandes ressources a joint à ce malaise. A la Pointe-à-Blanc, 41 familles nouvelles s'y sont établies dans l'espace de quelques mois seulement, et sur ces 41 familles, il n'y en a pas dix en état de subvenir à leurs dépenses les plus pressantes. Le grain y est passablement cher, si nous en jugeons par les prix suivants: blé de semence, par minot, \$2; pois, \$1.50 le minot; avoine, 60 centins le minot; goudriole et orge, 70 centins le minot.

Il n'y a cependant motif au découragement, car la Divine Providence qui a éprouvé ces colons saura leur accorder le secours nécessaire pour opérer leurs semences, et elle saura aussi leur offrir de bonnes récoltes.

Ces quelques familles qui ont eu le courage d'aller s'établir comme colons au Saguenay, sans aucune ressource que celui de leurs bras, ne doivent pas non plus se décourager, car ceux qui les ont devancés dès l'origine de l'établissement de cette fertile vallée, étaient aussi sans le sou, et cela n'a pas empêché que grand nombre aient réussi à se créer une bonne aisance.

La culture des abeilles aux Etats-Unis.—L'apiculture constitue aux Etats-Unis, une branche d'industrie considérable, car on estime qu'il s'y fabrique et se vend par année plus de 35,000,000 livres de miel. Cette industrie, comme d'ailleurs toutes celles qui se pratiquent sur une large échelle dans ce pays, est entre les mains de personnes disposant de grands capitaux.

Les apiculteurs entretiennent en moyenne de 2,300 à 5,000 essaims; mais il en est quelques-uns, par exemple M. Thurer et compagnie, de New-York, qui en ont jusqu'à 12,000. On comprend ce qu'une semblable agglomération de ruches demande de soins.

L'habitude est d'affermir. On traite généralement avec des cultivateurs possédant des jardins capables de recevoir des ruches d'environ cent essaims. Le prix du fermage se règle en argent ou en part du produit, et tous les soins d'appropriation et de nettoyage incombent aux propriétaires des essaims, qui envoient à différentes époques, des hommes spéciaux chargés de ce travail.

On estime qu'un acre de terre en moyenne peut entretenir 23 essaims, qui, à raison de 50 livres par essaim produisent 1,150 livres de miel. A ce compte, M. Thurer obtiennent donc annuellement à peu près 540,000 livres de miel. Pendant cinq semaines de l'année, deux scies à vapeur sont constamment occupées chez eux à débiter le bois nécessaire à la confection de 72,000 boîtes. Pour arriver à donner un tel développement à l'industrie du miel, les américains ont apporté tous leurs soins à l'élevage des abeilles et ils n'ont pas reculé, à cet effet, d'aller, au début, chercher des reines dans les meilleurs pays de production, surtout en Italie, qu'ils ont payé jusqu'à \$50 pièce. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, grâce à des éducations et des sélections judicieusement faites, les apiculteurs ont réussi à en obtenir de leur propre culture d'excellentes qui sont vendues de \$1 à \$5 chaque.

M. Thomas Valiquette, notre habile apiculteur du Mont St-Hilaire, dans le comté de Rouville, à plusieurs reprises, a aussi importé d'Italie des reines italiennes, dans le but d'améliorer ses nombreux essaims, aussi peut-il à l'heure qu'il est offrir en vente des abeilles de premier choix.

M. L. de Vaugelas, écrivain de la *Revue d'économie rurale*, à laquelle nous empruntons les détails qui précèdent sur l'apiculture aux Etats-Unis, fait les réflexions suivantes qui peuvent être également applicables à notre pays où il y a si peu de cultivateurs qui se livrent à la culture des abeilles:

«Voilà ce qui s'appelle travailler d'une façon convenable et tirer parti d'une industrie qui donne d'excellents résultats, presque sans dépense. Les Américains ne font rien à demi et c'est pour cela que la concurrence qu'ils font à l'Europe devient chaque année plus redoutable.

«Pourquoi nos cultivateurs n'ont-ils pas tous des ruches dans leurs fermes comme nous le leur avons si souvent conseillé? Négligence! voilà sans contredit la principale cause, et il faut ajouter que ceux qui en ont ne savent pas le plus souvent comment ils doivent s'y prendre pour les mener à bonne fin. Très-souvent les ruches sont si mal soignées que les abeilles meurent ou ne donnent qu'un produit insignifiant. Trop souvent le cultivateur va au hasard et ne se rend compte d'aucune des opérations auxquelles il se livre; par suite les résultats qu'il obtient ne sont pas toujours satisfaisants, il s'en faut. Les Américains n'agissent pas ainsi et ils s'en trouvent bien.